

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Grenier, Christophe (2000) *Conservation contre nature. Les Îles Galapagos*. Paris, IRD Éditions (Coll. « Latitudes 23 »), 376 p. (ISBN 2-7099-1451-4)

par François Doumenge

Cahiers de géographie du Québec, vol. 45, n° 125, 2001, p. 315-316.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022989ar>

DOI: 10.7202/022989ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

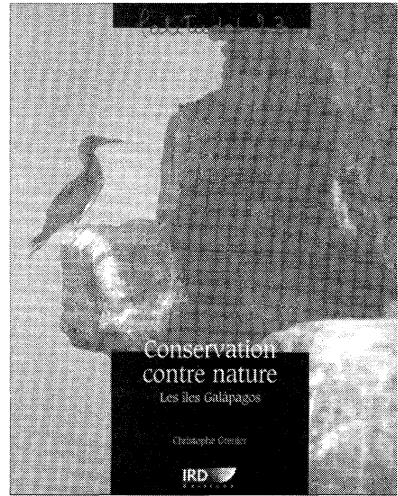
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

GRENIER, Christophe (2000) *Conservation contre nature. Les îles Galapagos*. Paris, IRD Éditions (Coll. « Latitudes 23 »), 376 p. (ISBN 2-7099-1451-4)

Voici un excellent ouvrage qui permet enfin de disposer d'une étude de cas globale sur l'archipel le plus médiatisé, mais aussi le plus mal connu de la planète.

Christophe Grenier a tiré de sa thèse de doctorat en géographie les éléments essentiels, remis à jour, d'une situation complexe et ambiguë parfaitement représentative des contradictions affectant le monde insulaire.



Ingrates et longtemps délaissées, les 13 îles des Galapagos couvrant environ 8000 km² sont toutes jeunes, donc instables et fragiles. Les peuplements végétaux et animaux ayant franchi une barrière océanique d'un millier de kilomètres ont trouvé, sur des volcans encore en formation, une mosaïque de biotopes contrastés fournissant une infinité de minuscules niches écologiques adaptées à des contraintes édaphiques extrêmes aggravées par des renversements périodiques brutaux dus aux mécanismes hydroclimatiques dits de El Niño. Il en est résulté, en l'absence de mammifères prédateurs, une explosion radiante de certaines espèces d'oiseaux et surtout de d'iguanes et de tortues géantes ayant donné leur nom à l'archipel.

L'emprise humaine n'est sortie de la marginalisation qu'il y a un demi-siècle (1346 résidents en 1950), ce qui ne l'empêche pas, bien qu'il n'y ait guère actuellement qu'une quinzaine de milliers d'habitants, de poser la multitude des problèmes de l'insularité : compétition pour la répartition de l'espace, dévastation et gaspillage des ressources naturelles, désertion des îles et des zones rurales au profit d'une polarisation urbaine.

La pression des forces de mondialisation s'y exerce par l'intermédiaire des diverses organisations de protection de la nature qui ont mis en place, en 1959, la Fondation Charles DARWIN, structure qui conduira à l'organisation d'un Parc national couvrant la totalité de l'Archipel, à l'exception de six périmètres de 260 km² laissés à la colonisation. La nécessité de maintenir une infrastructure et des réseaux indispensables au maintien de cette forme de contrôle a conduit la fondation à s'appuyer, pour en assurer le financement, sur un grand tourisme de luxe, ce qui n'est guère compatible avec les objectifs affichés de la conservation intégrale d'un patrimoine emblématique proclamé par l'UNESCO.

Dans ce contexte, unique en son genre, les immigrants les plus anciens de souche européenne se sont fait une place. Conservant l'emprise que leur assure leur prééminence foncière, ils contrôlent l'apport touristique assurant désormais la centralité de l'île de Santa Cruz, avec son noyau d'urbanisation de Puerto Aroya qui regroupe la moitié de la population de l'archipel.

Le vrai problème est posé par la pression croissante de l'immigration incontrôlable suscitée par la misère équatorienne, qui entraîne prolétarianisation urbaine et prédation incontrôlée des peuplements marins les plus accessibles : gros poissons, langoustes et holothuries séchées, pour le marché asiatique du Trévang qui attise toutes les convoitises.

Christophe Grenier fonde son étude sur des enquêtes minutieuses qui traduisent l'originalité et la complexité de situations ambiguës décryptées à travers le jeu des forces dialectiques de la mondialisation et de la nationalisation. Cet exposé didactique utilise un « parlé vrai » entraînant à prendre parti, sans toutefois en arriver à préconiser des solutions.

François Doumenge
Musée Océanographique de Monaco

McELWEE, Pamela and HOROWITZ, Michael M. (1999) *Environment and Society in the Lower Mekong Basin: A Landscaping Review*. Binghampton, IDA, 200 p.

Fruit d'un partenariat entre des chercheurs américains, vietnamiens et un organisme non gouvernemental international – Oxfam America – le rapport de McElwee et Horowitz est, d'entrée de jeu, original. D'abord, la zone à l'étude traverse quatre pays : la Thaïlande, le Laos, le Cambodge et le Vietnam mais, en fin de compte, c'est de ce dernier dont il est le plus largement question. Ensuite, partant d'une approche basée sur les paysages de la vie écologique, agricole et humaine sur les rives du Mékong, l'ouvrage se divise en trois parties : l'écologie et l'environnement, l'agriculture et les autres systèmes de productions et, enfin, les questions socio-culturelles (économies, ethnicités, religions, relations de genre et rapports démographiques). Procédant à l'analyse des résultats de recherches tant des sciences sociales que des sciences naturelles, les auteurs veulent contribuer à la mise au point d'une approche intégrée qui favoriserait véritablement le développement durable. Ils voudraient voir s'établir un meilleur équilibre entre, notamment, les impératifs de bien-être des communautés locales, les relations de

